



UNE VIE DE CHAPEAUX Ci-dessus : *Tabatière avec camée de Napoléon I^{er}, empereur des Français*, par Niccolò Morelli, 1805-1810 (Musée Collection des Arts-David et Mikhaïl Iakobachvili). Fabriquées dans des matériaux précieux, les tabatières ornées du portrait de l'Empereur étaient des cadeaux honorifiques aux fidèles serviteurs ou lors d'ambassades.

Page de droite, en haut : *Portrait posthume du prince Honoré V de Monaco*, par Marie-Juliette Verroust, 1881 (collections princières du Palais princier de Monaco). Ancien écuyer de l'impératrice Joséphine, il régna sur la principauté de Monaco jusqu'à sa mort en 1841.

Page de droite, au milieu : *Les Huit Epoques de Napoléon I^{er} ou Vie de Napoléon en huit chapeaux*, attribué à Charles de Steuben, XIX^e siècle (Fondation Napoléon).



L'Aigle et le Rocher

Une exposition au Forum Grimaldi de Monaco présente les destins croisés des Grimaldi et des Bonaparte.

A la fenêtre de sa berline, le voyageur goûte avec plaisir cette intensité des couleurs que Paris ne peut connaître, le parfum des amandiers en fleur, la douceur de l'air tiède en cette fin d'après-midi de mars, qui porte de la mer un léger goût de sel. Bientôt, ce sera Cannes et le golfe Juan, qui fait au continent une grande échancrure bleue. Les beautés du Midi attendrissent l'homme fatigué, nourrissent ses rêveries, bercent ses impatiences. Voilà trois jours qu'il a quitté la capitale, après qu'on l'a informé que Talleyrand, au congrès de Vienne, lui a obtenu la restitution de ses Etats et leur pleine indépendance, perdue sous la Révolution et l'Empire. Le retour des Bourbons aura eu du bon malgré tout !

Au soir, à l'approche de Cannes, le prince ne peut cacher sa contrariété à voir sa route barrée, si près du but, par des soldats armés. Ceux-là portent curieusement la cocarde tricolore. On le fait descendre, on le conduit sous escorte à l'auberge voisine, il doit patienter quelques heures. Puis on le mène sur la plage où Napoléon, tout juste échappé de l'île d'Elbe, bivouaque un court moment. Le futur Honoré V de Monaco croit rêver. L'Empereur qu'il a servi aux armées impériales est assis près du feu qui crépite et réchauffe la nuit. Il prend place, près de



lui. Il est deux heures du matin. Leur entretien durera près de deux heures. A six heures, les habitants de Cannes trouveront la plage déserte, les feux éteints.

On ne sait ce qu'ils se sont dit. Dumas, dans *Une année à Florence*, en fera un récit plus légendaire qu'historique, « Ah ! Ah ! c'est vous Monaco ? », qui déplaira au prince. Mais cette rencontre imprévue, la nuit du premier des Cent-Jours, au tout premier élan du vol de l'Aigle, cristallise comme un symbole les liens qui ont uni les princes de Monaco et les Bonaparte, pendant le Premier Empire et plus tard le Second.

Cette histoire « aussi inédite que passionnante », souligne Pierre Branda,

directeur scientifique de la Fondation Napoléon, est tout le sujet de l'exposition dont il est le commissaire : « Monaco et les Napoléon(s). Destins croisés », qui se tient cet été au Grimaldi Forum de Monaco sous le haut patronage du prince Albert II. Disposées en étoile autour d'un centre circulaire, sur le modèle de la croix de l'ordre de Saint-Charles – la plus haute des distinctions monégasques, dessinée sur le modèle de la Légion d'honneur –, parées de bleu, de vert, de doré ou de rouge, les salles, majestueuses, convoquent les souvenirs de ces destins croisés. Dans la première, l'uniforme rouge vif d'Honoré V tranche sur les cimaises

d'un bleu profond, près d'un portrait posthume du prince ainsi vêtu. Sous verre s'affiche, large et haute, la proclamation rédigée par Napoléon à l'intention de l'armée, pour qu'elle le rejoigne et abandonne le roi. Depuis l'île d'Elbe, il a tout préparé, seul, et en secret. Il sait que personne ne s'attend à son retour en France. Il compte sur l'étonnement, l'effet de surprise, le ressentiment contre les Alliés, le dévouement de ses anciens soldats. Il cherche à les galvaniser, à nouveau, comme autrefois : « *Soldats ! Dans mon exil j'ai entendu votre voix, je suis arrivé à travers tous les obstacles et tous les périls. Votre général, appelé au trône par le choix du peuple, et élevé sur vos pavois, vous est rendu : venez le [re]joindre. (...) La victoire marchera au pas de charge ; l'Aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame ; alors vous pourrez vous vanter de ce que vous avez fait : vous serez les libérateurs de la patrie.* »

S'ensuit comme un flash-back une évocation de l'épopée napoléonienne, l'ascension du petit caporal corse, ses victoires de Lodi, d'Arcole, en Egypte, le coup d'Etat du 18 Brumaire, les grandes batailles du Consulat et de l'Empire. Les clés de ses succès ? Son génie tactique,



son audace, sa maîtrise du temps et de l'espace. Des pendules d'officiers de la collection David et Mikhaïl Iakobachvili, grands prêteurs de l'exposition, rappellent comment il voulut utiliser l'horlogerie pour mieux synchroniser ses troupes et coordonner ses attaques, et comment il commanda lui-même la réalisation de ces pendules portatives, facilement transportables en campagne.

Petit-fils du prince déchu Honoré III, mort à Paris en 1795 à l'hôtel de Matignon, Honoré Grimaldi, né en 1778 et devenu français en 1793 par l'annexion de Monaco à la République française, est entré au 23^e régiment de chasseurs à cheval le 1^{er} nivôse an VII (21 décembre 1798). Aide de camp du général Grouchy, il est blessé à Hohenlinden, à l'est de Munich, le 3 décembre 1800. Il est promu lieutenant le 3 juin 1801, prend congé de l'armée avant de rejoindre les dragons de Grouchy, en Allemagne en 1806, pour cinq semaines de campagne effrénée, où Grouchy fait la jonction avec les cavaliers de Murat et défait Friedrich Ludwig, prince de Hohenlohe-Ingelfingen, à Prenzlau. « *Mon aide de camp Monaco, avec une poignée de dragons, a fait mettre bas les armes à un bataillon entier* », écrit Grouchy à Murat. Grimaldi est fait capitaine par l'Empereur, à Berlin. Murat le réclame peu après comme aide de camp. Honoré reçoit la Légion d'honneur le 3 juillet 1807, rejoint Murat, grand-duc de Berg, en Espagne, mais ne le suit pas à Naples,

préférant la charge de premier écuyer de l'impératrice Joséphine à la Malmaison.

Une salle verte transporte alors le visiteur dans l'atmosphère paisible et élégante des jardins de l'impératrice. On renoue là avec les amours de Napoléon et Joséphine, la passion du caporal corse pour sa « *douce et incomparable* », sa meilleure alliée qui lui rallie tant d'amitiés précieuses. Leur sacre à Notre-Dame, le 2 décembre 1804, est rappelé par un dessin à la plume de David. Parures, vaisselle, objets de décoration raffinés évoquent le goût de Joséphine pour l'élégance, la parure, l'exotisme et les arts. De la collection Iakobachvili, on admire encore quelques curiosités, une délicat Cage avec oiseau chanteur mécanique et horloge, faite de bronze doré, d'émail et de plumes, ou ce Diffuseur de parfum en forme de pistolet, doté d'une horloge cachée et d'une clé de remontage, en or, perles, émail et laiton.

Joséphine n'ayant pu lui donner d'enfants, Napoléon s'en sépare en décembre 1809 pour épouser en 1811 Marie-Louise d'Autriche. L'« *incomparable* », qui menait grand train à la Malmaison, aux châteaux des Tuileries ou de Fontainebleau, doit céder sa place même si elle conserve son titre et une dotation confortable. Sa Maison, c'est-à-dire l'ensemble des personnes employées à son service, est réduite, et Honoré de Monaco devient son premier écuyer. Elle passe le plus clair de son temps au petit château de Navarre, dans



PARFUM À L'IMPÉRIALE

Page de gauche, en haut : Diffuseur de parfum en forme de pistolet avec horloge cachée et clé de remontage, vers 1805 (Musée Collection des Arts-David et Mikhaïl Iakobachvili).

Page de gauche, en bas : Pendule « officier » de voiture, Maison Robert & Courvoisier, vers 1805 (Musée Collection des Arts-David et Mikhaïl Iakobachvili). Ci-contre : L'Impératrice Joséphine, par François-Joseph Bosio, vers 1809 (Nouveau Musée national de Monaco). Ci-dessous : Cage avec oiseau chanteur mécanique et horloge, attribuée à Pierre Jaquet-Droz, vers 1800 (Musée Collection des Arts-David et Mikhaïl Iakobachvili).



FENÊTRE
SUR JARDIN
Ci-contre : Vase
(réplique du vase
Médicis), atelier
de Pierre-Philippe
Thomire, vers 1810
(Musée Collection
des Arts-David et
Mikhaïl Iakobachvili).
Page de droite,
en haut : Vue du château
de Malmaison (façade
sur le parc), par Pierre-
Joseph Petit (Rueil-
Malmaison, Musée
national des châteaux
de Malmaison
et de Bois-Préau).
Page de droite, en bas :
Portrait de profil
d'Honoré V, au revers,
une mèche de cheveux
du prince, XIX^e siècle
(collections princières
du Palais princier
de Monaco).





l'Eure. Honoré s'occupe d'organiser ses voyages, d'assurer sa sécurité en commandant la dizaine de soldats chargés de la protéger et les troupes de gendarmes mises à sa disposition pour l'escorter lors de ses déplacements. Il est le personnage le plus influent de cette petite cour... sans pour autant être très proche de l'impératrice déchu. *« Il était craint de tous ceux qui dépendaient de lui (...), raconte, dans ses Mémoires, Georgette Ducrest, nièce de Mme de Genlis, présente à la cour de Joséphine pendant l'hiver 1810-1811. Ses subordonnés l'appelaient toujours mon prince, ce qui était fort blâmé (...). L'impératrice se moquait de cette fierté ridicule, mais ne prenait pas la peine de lui rappeler que sa famille n'avait plus la permission de battre quelques pièces de monnaies (...). Elle savait qu'il souffrait de blessures graves reçues dans différentes batailles où il s'était distingué ; ce motif suffisait pour obtenir son indulgence. »*

Honoré était peut-être bon soldat. Il se révèle mauvais gestionnaire. Le déficit des écuries attire l'attention et la colère de Napoléon. Joséphine, outrée de trop de malversations, s'emporte : *« En vérité, si ce n'est pas là de l'escroquerie, cela y ressemble beaucoup. »* Pour sauver sa réputation, Monaco préfère s'éclipser et reprendre du service dans l'armée, où il n'est réintégré qu'au grade de capitaine. Las, la souplesse peu scrupuleuse du

courtisan d'Ancien Régime qui avait cru pouvoir, comme autrefois, considérer la Couronne comme une fontaine de bienfaits et s'enrichir sur le dos de sa fonction au gré de quelques accommodements s'était heurtée à la rigueur d'un monarque sorti des ruelles d'Ajaccio, pur produit de la Révolution et demeuré, même sous la pourpre et l'hermine, un peu ladre, ou à tout le moins partisan d'une stricte orthodoxie budgétaire. Quatre ans plus tard, ces deux mondes devaient se heurter à nouveau quand le prince, en route pour recouvrer les États hérités de ses ancêtres, rencontrerait par aventure l'Empereur déchu s'apprêtant à raviver la flamme de la Révolution.

Délaissant Napoléon et Joséphine, on se glisse ensuite dans une salle dorée, toute brillante des fastes du règne de Napoléon III, des bals et des grands dîners du château de Compiègne. On s'y souvient d'abord des dernières années d'Honoré V, aristocratiquement philanthrope en ses États, avec le développement du paupérisme et des idées sociales. A sa mort en 1841, son frère Florestan lui a succédé. Acteur au Théâtre de l'Ambigu-Comique, il n'est en rien préparé à régner et s'efface vite derrière son épouse Caroline et son fils Charles. Les soulèvements de 1848 encouragent Menton et Roquebrune à se séparer de Monaco et à se déclarer « villes libres », réduisant la Principauté, placée depuis la

chute de Napoléon I^{er} sous la protection de la Sardaigne, au dixième de sa superficie et au septième de sa population. Charles Grimaldi apprécie le jeune Louis-Napoléon Bonaparte, qui vient reprendre en main les rênes de la France. Avec sa femme, Antoinette de Mérode, il est convié aux fêtes brillantes que le prince-président organise à l'Elysée puis aux Tuileries. Celui-ci leur témoigne beaucoup de considération, donne le bras à Antoinette, la place à sa droite ou leur prête sa loge à l'Opéra. Quand le couple assiste à l'installation des Chambres dans la salle des Maréchaux des Tuileries, le 29 mars 1852, puis à la cérémonie de la remise des Aigles le 10 mai suivant, qui annonce le retour de l'Empire, Charles s'émerveille d'être témoin de l'Histoire, menée par cet homme toujours silencieux et impassible. Il cherche un protecteur pour son petit Etat et s'appuie sur l'entregent de son épouse pour lui réclamer soutien et garanties.

Une salle rouge conte les relations diplomatiques et politiques qu'entretiennent alors l'empereur Napoléon III et Charles III de Monaco, devenu prince régnant à la mort de son père en juin 1856. Quand, en 1860, le traité de Turin voit la Sardaigne céder Nice et la Savoie à la France, Monaco, enclavé





dans l'Empire français, ne peut plus être sarde. Les troupes du roi de Sardaigne quittent bientôt la Principauté et Charles prend alors le parti d'offrir officiellement à Napoléon III Roquebrune et Menton, dont le statut restait indéterminé. Par un traité signé à Paris le 2 février 1861, il obtient en échange la consécration de la souveraineté des Grimaldi sur l'Etat de Monaco, une indemnité de quatre millions de francs et des engagements, pris de part et d'autre, pour favoriser l'ouverture de voies d'accès vers la Principauté. Créé de toutes pièces grâce aux investissements de l'homme d'affaires François Blanc et desservi dès 1868 par le chemin de fer, le quartier de Monte-Carlo est voué au casino et à la villégiature pour générer les profits que l'Etat ne peut attendre autrement d'un territoire trop exigu.

Charles III, devenu aveugle, puis veuf en 1864, ne fréquente plus guère les Tuileries mais conserve avec Napoléon III et Eugénie une relation épistolaire. En souvenir de leur amitié ancienne, une alliance entre leurs deux familles est nouée quand une cousine de Napoléon III, lady Mary Victoria Douglas-Hamilton – petite-fille du grand-duc Charles II de Bade et de Stéphanie de Beauharnais –, épouse le prince héritier Albert, fils de Charles III. Sur des cimaises violettes, on découvre les jeunes visages des fiancés, leurs rencontres facilitées par le couple impérial, la signature du contrat de mariage à Saint-Cloud dans le cabinet de l'Empereur, leur

mariage religieux au château de Marchais, résidence des princes de Monaco dans l'Aisne, l'échec aussi de cette union, qui serait annulée en 1880. Eugénie n'en demeure pas moins amie avec Albert de Monaco, même après la mort de Napoléon III, la perte de leur fils en 1879 et son exil en Angleterre, d'où elle voit s'effondrer l'un après l'autre tous les empires européens. Elle prend ses quartiers d'hiver au Cap Martin et devient, de façon saisonnière, voisine de la Principauté. Entre 1891 et 1914, il ne se passe pas une année sans qu'Eugénie et le prince Albert I^{er} ne se côtoient, que ce soit au Cap Martin, au palais princier, à Farnborough, voire en mer.

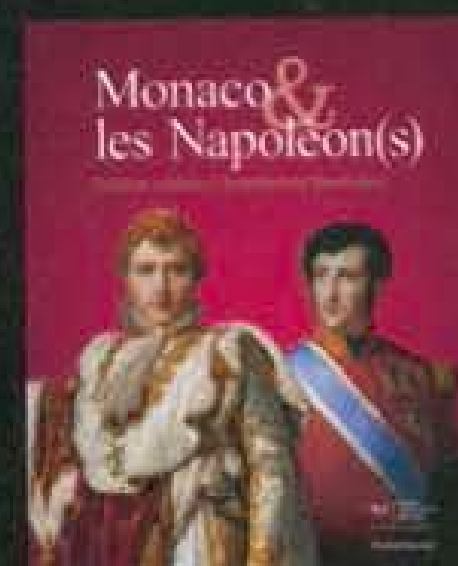
L'exposition se clôt enfin, sur les fastes de l'Opéra de Monte-Carlo, inauguré en 1879, qui prolonge longtemps après la chute du Second Empire le brillant des fêtes impériales. Après Paris, Charles Garnier investit les rives de la Méditerranée, reprend les codes du style Napoléon en saluant l'architecture propre à la Riviera avec ses clochetons-belvédères aux toitures en tuiles vernissées. On y entend, comme à Paris, Offenbach, Ambroise Thomas, Gounod, Donizetti, les artistes les plus en vue de l'époque. Bientôt et pour longtemps, Monte-Carlo, à Monaco, perpétue par l'art de vivre le souvenir du dernier des Napoléon. /

• « Monaco et les Napoléon(s). Destins croisés », jusqu'au 31 août 2025. Grimaldi Forum Monaco, 10, avenue Princesse Grace, 98000 Monaco. Rens. : grimaldiforum.com

TOUR DE CHANT

En haut, à gauche : Maquette en plâtre de la salle Garnier de l'Opéra de Monte-Carlo, attribuée à Henri Schmit, vers 1897 (Archives Monte-Carlo). Ci-dessus : Tabatière de présentation avec le portrait de Louis-Napoléon Bonaparte (futur Napoléon III), vers 1838 (Musée Collection des Arts-David et Mikhaïl Iakobachvili). Page de droite : Portrait en pied du prince Charles III, par Karl Wilhelm Friedrich Bauerle, 1868 (collections princières du Palais princier de Monaco).

À LIRE



Catalogue de l'exposition
Silvana Editoriale
208 pages
35 €



© INMNM / MAURO MAGLIANI ET BARBARA PIOVAN. © MUSÉE COLLECTION DES ARTS DAVID ET MIKHAIL IAKOBACHVILI. © GEOFFROY MOUFFLET-ARCHIVES DU PALAIS DE MONACO.